

Elisabeth Horem

D'un jour à l'autre un journal bagdadien

15 janvier 2006

Une semaine depuis la dernière fois que j'ai écrit ici. Cette nuit j'ai mal dormi: il y a eu un incessant ballet d'hélicoptères au-dessus de notre pâté de maisons. De trois à cinq heures du matin le bruit n'a pas cessé, décroissant, croissant, s'éloignant à peine puis revenant sur nous, faisant trembler les vitres. Ce matin tout est paisible, grand beau temps sur Bagdad.

Elisabeth Horem a étudié l'arabe à Paris puis en Syrie. Elle a publié, chez Bernard Campiche Editeur, plusieurs romans (Le Ring, Congo-Océan, Le Fil espagnol, Le Chant du bosco) et, en 2005, Shrapnels, chronique de sa vie quotidienne à Bagdad où elle vit depuis septembre 2003. Le texte qu'on peut lire ici est constitué d'extraits inédits de son journal (janvier - mars 2006).

sais, en constatant à quel point toute beauté en est absente, à quel point tout y est rude, que j'avais tout de même une sorte de tendresse pour cette ville. Difficile à comprendre. Ou peut-être pas. Donc je regardais par la fenêtre et je voyais: La foule des étudiants et des étudiantes sortant de l'université, près de chez nous. Quel avenir pour eux? Une grande affiche montrait un barbu enturbanné sur fond vert avec une phrase, vocalisée comme un verset du Coran, disant:

«Seigneur, rendez ce pays plus sûr et faites-en croître les fruits pour le Peuple». À côté, immobilisé comme nous, un camion immatriculé à Kirkuk, avec un chargement débordant de tous côtés. Que transporte-t-il? Et on ne peut s'empêcher de penser: «Et si c'était du TNT? Et s'il explosait là, juste maintenant, pendant que nous sommes coincés à côté de lui?» Une femme seule au volant d'une grosse voiture. La cinquantaine au moins et strictement voilée d'un tissu rose à paillettes d'argent, lunettes noires et ongles laqués, elle porte une quantité de bagues, les paillettes du voile et l'or des bagues brillent au soleil. Dans une autre voiture, deux jeunes gens. Le chauffeur est un gros qui rigole de bon cœur à ce que lui raconte l'autre. Au rétroviseur se balance le portrait d'un ayatollah dans un cadre doré et tarabiscoté. Des hommes sont affablés dehors et boivent du thé en jouant aux cartes...

19 janvier 2006

Hier, une heure et demie pour aller de la maison au bureau. Juste après le rond-point de la place Hurriyya, une voiture avait explosé une demi-heure avant et cette portion de rue était bouclée. J'ai vu, au-delà du barrage de policiers et de soldats, les deux larges voies désertes et, seule au milieu, la voiture carbonisée. Embouteillages inextricables et longs détours jusqu'à ce qu'on retrouve la rue, après le segment en question. Des convois de «sécurité» (hommes en cagoule, kalachnikovs pointées par les fenêtres et manières de bandits) se frayaient un chemin, à contresens. Abstraction faite de la tension très tangible qu'on pouvait sentir, je n'étais pas fâchée d'avoir ainsi tout mon temps pour regarder cette ville si moche, si sale, cette Bagdad défigurée, et je me di-

Je suis à chaque fois frappée par la présence envahissante des ordures, une vraie couche devant certains immeubles, comme si les locataires les avaient jetées par la fenêtre. Malgré tout, il y a bien un service de voirie. Mais là comme ailleurs la corruption gangrène tout: les ordures ne sont ramassées qu'à la condition qu'on paie quelque chose en plus...

Il y a énormément de forces armées visibles: voitures de police, véhicules blindés, soldats retranchés aux carrefours derrière leur abri de sacs de sable. Tous irakiens. Il est très rare qu'on voie des Américains. Et pendant ce temps, le petit haut-parleur sur la plage arrière me chantonne à l'oreille les Concertos Brandebourgeois, ce qui, paradoxalement, «va bien avec» le spectacle de désolation qui défile derrière les fenêtres. Les embouteillages sont terribles. La loi qui interdit la circulation un jour sur deux selon qu'on a une plaque d'immatriculation paire ou impaire avait dans un premier temps réussi à désengorger un peu les rues de la ville. Maintenant c'est comme avant. À croire que personne ne s'y tient. Pourtant on risque une amende à rouler le mauvais jour.

Des gamins traînent, des garçons bien sûr, pas de petites filles dans la rue – à part quelques petites mendiantes. Ils ont l'air désœuvré ces gamins, ils shootent dans les ordures. L'un d'eux épluche une mandarine à l'arrière d'une voiture garée sur le trottoir, portière ouverte. Des branches d'oranger chargées de fruits dépassent des murs ici et là. Orangers et barbelés... De petits hélicoptères survolent le quartier en faisant des acrobaties. On passe devant des magasins de literie. Sur la housse en plastique d'un oreiller on lit en français: «DOUX RÊVE». Enchevêtrement de fils et de câbles électriques et partout des restes d'affiches électorales, certaines déchirées, d'autres intactes comme celle-ci qui montre la Doktora Amal X., le voile juste posé sur une abondante chevelure noire, elle a l'air d'une actrice dans un film indien. Une femme plus très jeune sort d'une cour d'immeuble, elle a les cheveux teints et défaits et l'allure d'une prostituée. Elle achève de boutonner un grand vêtement noir qui recouvre ce qui paraît être une sorte de pyjama, rosâtre et vert. Devant nous une vieille VW Pas-

sat complètement déglinguée, couleur rouille avec encore quelques traces de peinture, s'arrête tous les vingt mètres (ce qui prend tout de même un certain temps à parcourir), le passager soulève le capot et rajoute de l'eau dans le radiateur, et voilà, ça repart, il doit courir à côté de la voiture pour remonter à bord.

Aujourd'hui tout le monde s'est trouvé coincé dans des embouteillages. F. m'a raconté que, par où elle est passée, les policiers chargés de faire la circulation étaient complètement débordés. Alors un homme, sorti on ne sait d'où et n'ayant aucune charge officielle, a réglé les choses en très peu de temps: revolver pointé tour à tour vers les uns puis vers les autres pour enjoindre de passer ou de laisser passer. Les policiers n'ont pas pipé et ont laissé faire. Tout le monde a obéi et l'embouteillage s'est dénoué comme par enchantement. «Faut-il en rire ou en pleurer?» a demandé F. (Après un an et demi de deuil pour son fils abattu par des tirs d'inconnus au sud de Bagdad, dans ce qu'on appelle le «triangle de la mort», c'est la première fois que je la vois mêler un peu de couleur au noir de ses vêtements.)

22 janvier 2006

Les résultats des élections ont été enfin officiellement annoncés: les chiïtes sont bien sûr les grands vainqueurs mais manquent de dix sièges la majorité absolue.

26 janvier 2006

Sous la pluie, cette ville est encore plus désolante: immenses flaques sur la rue, boue omniprésente, grandes traînées sombres d'humidité sur les murs des façades, vêtements crottés. Embouteillages. Nous avons longé un temps l'interminable queue pour l'essence, queue permanente serpentant dans de petites rues, sur plus d'un kilomètre... Hier nous étions invités au Club Alwiyya où une plaque au-dessus de la porte annonce que le club, à l'origine un club pour les Anglais, a été fondé en 1924. Nous aurions dû y aller la semaine dernière mais pour je ne sais quelle raison de sécurité, il avait fallu remettre. C'est toujours

comme ça : trois, quatre rendez-vous pris pour un seul honoré. Cela faisait plaisir de se trouver dans une salle de restaurant, de déjeuner dans un lieu public, de voir s'activer des garçons portant des plateaux chargés de canettes de Carlsberg. La salle, très grande, était pleine à moitié, ce qui représente pas mal de monde. À quelques tables de la nôtre, assis devant un verre d'eau, nos hommes (qui avaient exigé qu'on nous installe le plus loin possible des fenêtres) gardaient l'œil ouvert.

Nous avons eu la visite de Q. l'autre jour. Les travaux dans sa galerie ne sont pas encore tout à fait terminés. J'aimerais bien y retourner au moins une fois. Quand nous lui avons demandé s'il voyait régulièrement d'autres artistes, si les contacts entre eux étaient maintenus, il nous a répondu qu'ils ne se rencontraient plus qu'aux enterrements des uns et des autres – de ceux d'entre eux qui s'étaient fait tuer par balle.

À propos d'être tué par balle, X nous a dit que son ennemi personnel, celui qui cherchait à lui faire du tort auprès de son employeur, avait été tué par un obus de mortier. Comme quoi Dieu fait régner la justice ici-bas – car il y voit bien sûr la main d'Allah. Il est allé présenter ses condoléances à la famille et a fait ce qu'il fallait. N'en pense pas moins.

29 janvier 2006

Ce matin il y avait une petite fête à l'École de musique et de ballet. Je n'y étais pas mais j'ai vu les photos que M. a prises. Il est rentré enchanté, disant que tout le monde avait l'air heureux et que les enfants avaient très bien dansé (le professeur de ballet a été formé à Leningrad). Pour la musique le niveau est plus incertain, il n'y a plus de cours donnés par des maîtres venus directement de l'école soviétique, la nouvelle génération de professeurs a été formée par des professeurs eux-mêmes formés en URSS, ce qui n'est pas la même chose. Sur les photos on voit les petites filles en tutu rouge et collant blanc dansant avec des garçons en collant noir et chemise blanche, au milieu de ballons multicolores, le tout redoublé par le grand miroir derrière, et de tout cela se dégage une impression de joie et de liberté. Com-

bien de temps encore cette classe de ballet pourra-t-elle subsister? Combien de temps encore pourra-t-on voir une classe mixte, où les petites filles et les petits garçons dansent ensemble et se tiennent par la main? Ces photos qui m'avaient semblé si gaies au premier abord, m'ont paru, à y bien réfléchir, chargées de tristesse.

30 janvier 2006

Aujourd'hui, pour finir, c'est un jour férié. Comme ça, sans crier gare, il a été décidé que ce lundi serait «la Fête des élections», et demain est également férié pour le premier jour de Muharram. On n'en sort plus. Les jours de congé se multiplient. Au bureau ils vont tout de même travailler, on ne peut pas être toujours en congé, mais en ce moment, dans les ministères, on ne travaille plus beaucoup...

1er février 2006

La situation ici est décourageante. Il y a un pourrissement et c'est en premier lieu l'espoir qui pourrit – si tant est qu'on ait eu de l'espoir. Violence, sectarisme, corruption, on a l'impression de perdre de vue toutes ces qualités réelles qu'ont les Irakiens. Qu'en font-ils ?

12 février 2006

H. nous a raconté que son fils aîné, celui de quatorze ans, a été enlevé pendant une semaine, le temps de réunir les 8000 \$ de rançon à payer. Le garçon a été libéré, en effet, mais les menaces continuent. Crapuleuses donc, mais utilisant, si j'ai bien compris, le fait que H. a travaillé un temps pour une ambassade de la Coalition. Il ne dort plus chez lui, il a dispersé ses enfants chez des voisins. Plus de sorties, plus d'école, ils restent terrés. Il nous a demandé de l'aider à remplir des formulaires en anglais pour une demande d'asile en Australie...

14 février 2006

Deux explosions tôt ce matin. Hier un kamikaze s'est fait sauter dans une queue à la banque, des

pauvres types qui venaient toucher je ne sais quel remboursement de... 13 dollars. Jaafari est nommé premier ministre. Saddam et ses co-accusés font du chahut à leur procès. T. me dit que ses filles se sentent mal à l'école à cause des tensions avec les musulmanes. Elle leur a donné pour mot d'ordre de la boucler, quoi qu'on leur dise contre les chrétiens. De toute façon elle va les garder à la maison cette semaine : la bombe d'hier n'était pas très loin de chez eux. Voilà pour les nouvelles locales qui ne sont pas réjouissantes. Un aujourd'hui que Rafic Hariri a été assassiné.

15 février 2006

Ce matin sur la terrasse des voisins la poussière accumulée a pris une couleur plus sombre de sable mouillé. L'odeur de craie qui m'est venue quand j'ai ouvert la fenêtre me confirme dans l'idée qu'il a dû pleuvoir cette nuit. Il fait très sombre. J'ai cru entendre le roulement lointain d'un coup de tonnerre – mais de ce roulement se dégage le bruit bien reconnaissable d'un avion de chasse qui approche.

26 février 2006

C'est le troisième jour de couvre-feu. Pas vraiment couvre-feu aujourd'hui, seulement interdiction de circuler, comme pendant les élections. Long week-end sans structure qu'on passe dans le jardin. Ces jours-ci nous venons de basculer dans le printemps – et peut-être dans la guerre civile.

On ne déclare pas une guerre civile, on la redoute, on s'y attend, on se demande : est-ce que nous sommes déjà dans une guerre civile? Est-ce que nous n'y sommes pas encore?

Allons-nous y entrer dans cette fameuse guerre civile? Certains affirment d'un ton péremptoire qu'elle a commencé il y a plus d'un an. Beaucoup chez nous cachent mal une certaine complaisance, on les sent presque heureux de voir que leurs sombres pronostics sont en train de se confirmer, que cette situation catastrophique leur donne raison (ils préparent justement leur prochain livre «sur»).

Après l'attentat de Samarra, mercredi dernier, les règlements de compte n'ont pas tardé, les chiites attaquant des mosquées sunnites, assassinant des sunnites. Jeudi soir nous avons téléphoné à notre ami B., pour prendre de ses nouvelles. Il était terrorisé, claquemuré chez lui avec sa femme, la mère de celle-ci et les enfants. Ils habitent un quartier mixte à légère majorité chiite, et des bandes de chiites semaient la terreur chez les sunnites, entrant parfois dans les maisons pour tuer ici et là. Il a passé la nuit sans fermer l'œil, sa kalachnikov prête et les meubles poussés contre la porte. Le lendemain soir il a profité de la levée du couvre-feu, entre quatre et huit heures, pour emmener tout son monde dans le quartier sunnite de Adhamiyye où habitent son frère et ses parents, quartier plus homogène et qui semblait calme. Et voilà que le lendemain il revient chez lui, nous disant qu'il y avait aussi des troubles à Adhamiyye où l'on craint de voir déferler des hordes de chiites venues de Sadr City.

Religieux enturbannés, hommes politiques toutes tendances confondues, tous tiennent un discours politiquement correct et appellent au calme et à la retenue. Mais il sera difficile d'endiguer la colère et le mouvement pendulaire de la vengeance.

Et puis des choses étonnantes tout de même: ce jeudi matin, dans cette situation explosive où les gens osaient à peine sortir de chez eux, nous avons vu arriver, comme tombés du ciel, les gars de l'entreprise qui entretient la piscine, avec leur désinfectant et leur aspirateur à tuyau flexible, comme si de rien n'était.

27 février 2006

On entend à nouveau le roulement des voitures après trois jours de couvre-feu. Finalement M. est quand même allé hier pour quelques heures au bureau, les policiers l'ont laissé passer. Il a donc eu le privilège de voir ce spectacle rare: Bagdad sans voitures, les enfants jouant au foot dans les grandes artères, interrompant leur jeu pour laisser passer la voiture et saluant gentiment, les policiers tout sourire laissant passer également, sans même un contrôle.

1er mars 2006

Une semaine s'est écoulée depuis l'attentat de Samarra. Les bilans varient. Officiellement près de quatre cents morts, mais j'ai lu à deux endroits différents qu'il y avait eu mille trois cents morts. On ne saura jamais. Hier tout le monde est revenu travailler au bureau. Chez tous le moral est très bas. B. ne sait plus quoi faire, il est complètement désespéré. Il avait d'abord pensé envoyer sa femme et ses enfants dans le nord où il a de la famille – mais qu'est-ce qui lui garantit qu'ils y seraient vraiment en sécurité ? Les envoyer en Syrie peut-être ? La Jordanie est trop chère...

Chez G. et S., même désolation, avec leurs deux filles de quinze et dix-sept ans cloîtrées à la maison, passant leur temps à téléphoner aux copines qu'elles ne peuvent plus voir, le Club où ils allaient d'habitude est fermé, ils se ruinent en cartes de téléphone, les prix s'envolent, les bombes se multiplient, ils sortent le moins possible. Hier la journée a été meurtrière avec une soixantaine de morts à Bagdad dans divers attentats (contre une mosquée sunnite et un point de distribution de fuel domestique, entre autres). Tout le monde s'attend au pire et rêve de s'expatrier.

10 mars 2006

Ce matin nos hommes accompagnent à l'aéroport B. et sa femme avec leurs deux enfants, pour être sûr qu'ils ne soient pas en retard. Espérons qu'une tempête de sable n'empêchera pas le décollage. (Pour l'instant le ciel est gris mais encore à peu près clair). B. avait fait transporter leurs affaires par un taxi pour Damas mais ce taxi a été refoulé à la frontière et a dû revenir à Bagdad avec tout son chargement, si bien que la famille partira avec cinquante kilos de bagages. Sale période. Nous sommes à la fois tendus et désespérés, je suis agitée, inquiète, je dors mal. Cette situation désastreuse juste avant notre départ fait qu'on a l'impression de désert, même si ce départ était prévu de longue date, de quitter les gens au moment où ça va mal, au moment où il faudrait rester ici, pour continuer à y écri-

re, à y faire de la musique, à y inviter nos amis (qui souvent, d'ailleurs, ne peuvent pas venir)... Mais eux-mêmes cherchent à partir.

14 mars 2006

Hier encore j'ai entendu Z. m'exposer ses plans de fuite. Je n'ai pas pu m'empêcher de la mettre en garde sur le côté très risqué de ces combines de faux passeports étrangers où ils porteraient des noms européens, «Mon mari s'appellerait John, par exemple». Quand elle m'a dit ça, j'ai eu un peu peur pour eux: je les vois arrivant au contrôle des passeports, sans parler un mot d'anglais ni d'aucune langue autre que l'arabe: drôles de touristes européens... Mais elle riait de mes craintes, me disant qu'une nièce à elle avait fait ça la semaine d'avant, ensuite quatre ans peinar dans un camp, et après: la liberté... À l'entendre un camp de réfugiés n'importe où serait le paradis comparé à Bagdad. Avant-hier il y a eu des attentats meurtriers à Sadr City (cinq à six bus piégés dont trois ou quatre ont explosé). Pas loin de cinquante morts et trois ou quatre fois plus de blessés. Tous les soirs le quartier de Adhamiyye est bouclé, les hommes sont en alerte, leurs armes prêtes, s'attendant à des attaques venues de Sadr City. Chaque nuit des milices chiites de Sadr City essaient d'entrer à Adhamiyye mais sont en général repoussées. Donc on en est là: le soir Adhamiyye, Sadr City (d'autres quartiers?) se bouclant comme au Moyen Âge.

Inserat**Forschungskolloquium**

Das Forschungskolloquium Islamwissenschaft trifft sich jedes Semester zwei bis drei Mal in Basel, Bern oder Zürich. In der offiziellen gemeinsamen Lehrveranstaltung der drei Seminare stehen Fragen der Methode im Zentrum. Fortgeschrittene Studierende bis zu Habilitierenden der Islamwissenschaften und benachbarter Fächer sind herzlich willkommen – auch solche, die ein Projekt vorstellen möchten. Informationen: www.ori.unizh.ch/foki

15 mars 2006

Soleil printanier, ombre encore fraîche, petite fille jouant à la balle et doux bruit de fontaine venu de la piscine. Idyllique?

Hier soir longue conversation avec Y. qui demandait conseil: où se mettre à l'abri? Quel pays serait susceptible de l'accepter comme réfugié? Le malheureux est pris entre deux feux: comme ancien soldat sunnite de l'armée de Saddam il est menacé par les chiites, et de l'autre côté les sunnites le mettent sous pression pour qu'il se joigne à eux pour protéger son quartier – mais derrière cette prétendue protection du quartier il s'agit ni plus ni moins d'entrer dans la rébellion. Alors le pauvre Y., toujours souriant et s'excusant de nous ennuyer avec ses histoires, se demande que faire. Que lui dire?

19 mars 2006

Hier, nous avons assisté à un concert dans le quartier de Mansour, concert qui avait été plusieurs fois remis à cause de la situation. (Hier était le premier vendredi sans couvre-feu depuis l'attentat de Samarra le 22 février dernier). Il est tout de même étrange de devoir enfile un gilet pare-balles pour se rendre à un concert... Un piano droit, désaccordé, le ronflement du générateur faisant vibrer la salle à manger transformée pour l'occasion en salle de concert, les téléphones se mettant à sonner ici et là, quelqu'un chuchote, un autre froisse un papier, des retardataires arrivent...

Au premier rang, sur le côté gauche, j'avais repéré un homme que j'avais tout de suite jugé «pas comme les autres». Après le concert, une belle grande jeune femme a annoncé que M. X allait dire un poème. Et mon homme pas comme les autres s'est levé: un poète, c'était donc ça! Lui a succédé un autre poète, un très vieux monsieur, tout faible et la voix chevrotante, son papier tremblant à la main – mais l'œil pétillant. J'ai encore moins compris son poème que celui de son prédécesseur, mais j'ai trouvé touchant ce vieux poète qui, comme l'autre, écrivait des vers à la gloire de sa chère ville de Bagdad.

20 mars 2006

Trois ans aujourd'hui que la guerre était officiellement déclarée. On se disait depuis un moment: est-ce déjà commencé, sommes-nous (sont-ils) déjà en guerre? Trois ans plus tard, on se demande encore: est-ce déjà commencé, y sommes-nous déjà? Mais cette fois-ci, c'est de guerre civile qu'on parle.

L. est allé s'installer avec sa famille chez son frère. Il a quitté Adhamiyye où la situation est très tendue (c'est un euphémisme). Le cousin de C. (sunnite) a été «arrêté» – et retrouvé mort à Sadr City. Son frère est allé chercher le corps à la morgue: à cette occasion on l'a «arrêté» lui aussi, et sa famille est toujours sans nouvelles de lui. Les morts servent souvent d'appât. On tue quelqu'un et on fait exploser une bombe au milieu des funérailles. Et autres histoires de cadavres qu'on n'enterre pas s'ils sont chiites dans une zone sunnite (par exemple) si bien que la famille doit attendre huit ou dix jours avant de pouvoir enterrer son mort.

Il n'y a pas assez de chambres réfrigérées pour les cadavres, on dit que les morgues sont terribles. Après ces assassinats, les proches des victimes reçoivent des coups de téléphone les incitant à se venger, coups de téléphone dont il y a fort à parier qu'ils viennent souvent des assassins eux-mêmes. Il paraît que beaucoup de tueurs sont des adolescents, des garçons de treize, quatorze ans. Les meurtres se paient aussi. Le propriétaire de la pâtisserie voisine (lui-même chiite) nous racontait, il y a déjà plus d'un an de cela, qu'un chiite tué rapportait 100 \$.

22 mars 2006

Un mercredi. Nous venons d'avoir deux jours de congé d'où l'impression de commencer une nouvelle semaine, comme après un week-end. Depuis longtemps nous n'avons plus eu de semaine complète de cinq jours: à chaque fois des événements imprévus ou des fêtes officielles ont haché la routine, nous laissant des petits bouts de semaine tronquée... Cès deux derniers jours ont été calmes. Il ne s'est «rien» passé.